

Lettre à Jean Ferrat 9 décembre 1986

Face à la situation de 1980 j'évoque cinq stratégies :

- 1 La route anti-P.S.
- 2 La route eurocommuniste
- 3 La route journalistique
- 4 La route stratégique
- 5 La route surprise

au nom de l'idéal qui nous faisait combattre /
et qui nous pousse encore à nous battre aujourd'hui...
Cette lettre est adressée à Jean Ferrat.
9 décembre 1986

Bonjour

Pendant 17 ans, le PCF fut mon parti sans jamais être toute ma vie, précision qui n'est pas inutile de faire en cette religion. Pour ce parti, les années marquantes sont officiellement celles des congrès donc 1976, 1979, 1982, 1985, 1987, 1990 ou les années électorales donc 1973, 1974, 1977, 1981, 1984, 1986, 1988. Jean Ferrat, en 1980 sort un disque au titre étrange et clair : *Le Bilan* une réplique directe à l'idée exprimée par le PCF en 1979 : dans les pays socialistes le bilan était globalement positif. A l'écoute de cette chanson, j'ai eu envie d'écrire cette lettre au chanteur.

Mille neuf cent quatre-vingt ! Dites Ferrat, vous en souvenez-vous ?

« Ils avaient nom Kostov ou London ou Slansky »

Pour London je savais (je l'ai même vu à Montauban, à l'invitation de la Ligue des Droits de l'Homme, et plus particulièrement de Jean Vignoboul) et pour Slansky aussi. Mais combien de Kostov m'étaient inconnus ? Quand j'ai compris, Jean Ferrat, que c'était pour nous que tu chantais *Le Bilan*, j'ai essayé d'apprendre (j'en avais fini avec apprendre pourtant), puis j'ai même demandé que ta chanson devienne celle du PCF, juste pour dire qui j'étais. Aujourd'hui j'écris pour tenter de recoller les morceaux. Mon puzzle ne sera jamais fini mais peut-être en aidera-t-il d'autres à réinventer un avenir fait d'un peu moins de souffrance "sans idole ou modèle".

Ta chanson, m'a poursuivi depuis le premier jour. Ton *Bilan* m'alla droit au cœur, relativisant ma joie occasionnée par le choix autogestionnaire que venait de faire le PCF (j'aurais dû deviner que c'était pour mieux l'enterrer). Quand plus tard, tu diras à un dogmatiseur, au sujet du déclin du PCF : "C'est une thèse que j'ai, je sais que ce n'est pas la vôtre" Aussitôt il te coupera la parole : "Non, mais ce n'est pas non plus celle des chiffres !". Sacré Ferrat ! tu ne les tritures pas, les chiffres ! Tu aurais dû savoir, comme te l'expliqua ton contradicteur élégant, que la baisse électorale du PCF commença dès 1973 et ne fut donc pas causée par la désunion à gauche en 1977. [Faisons parler les chiffres : De 73 à 78 baisse de 1% et de 79 à 84 baisse de 9% et la baisse 80-88 est de 13% ce qui fait que pour la période 88-98 la baisse ne sera au pire que de 7% (attention au calcul savant ici) donc elle commence à être enrayée]

Tu avais su si bien dire “ce socialisme-là (celui des pays de l’Est) était une caricature” qu’il aurait pu t’en remercier, le dogmatiseur. Aucun risque et je ne parle pas prophète, simplement je connais la musique en ce domaine et elle est un bourdon. Ton disque s’est vendu à un million d’exemplaires ! Plus tard j’y repenserai et écrasé par l’impossible, torturé par la rage, épuisé par les pleurs, je finirai par aller à ma dernière réunion de cellule avouer aux “camarades” : “Continuez sans moi, car je continue sans vous.” Sans être un amoureux de la chanson française, tu symboliseras à jamais pour moi “la soif de vérité”.

Voici maintenant d’autres souvenirs de 1980 pour tenter de montrer que cette année-là fut un tournant pour le PCF.

Mille neuf cent quatre-vingt ! Le PCF a soixante ans et Georges Marchais aussi. Il s’agit d’un carrefour il me faut présenter les différentes routes qui y mènent.

1 - La route anti-PS.

Les années 70 avaient été celles de l’Union de la Gauche avec en son cœur la signature et la défense du Programme Commun. Les années 80 allaient être celles de la lutte contre “la dérive droitière du PS” avec un intermède unitaire tactique de 1981 à 1984, le temps d’un passage au gouvernement de 4 ministres : Fiterman, Le Pors, Ralite, Rigout.

L’analyse de “la dérive” en question ne se fera ici qu’à partir d’un exemple : le 20 Mars 1981 *Révolution* titre : *Mitterrand à droite toute*, et 2 mois seulement après, sans que Mitterrand n’ait bougé d’un poil, on a droit à la revendication plus forcenée que jamais de *ministères pour le PCF* ! Soit les propositions de Mitterrand étaient celles de “la bande des trois” (petit mot de Marchais qui avait fait sursauter des communistes du département) Chirac, Giscard, Mitterrand et alors il fallait rester dans l’opposition. [Plus tard Le Pen ajoutera Marchais à cette bande pour faire la bande des quatre.] Soit elles étaient acceptables et prouvaient que le PCF avait pendant la campagne tordu le réel à des fins politiciennes. De même, il tordit le réel au moment de la rupture de l’union en 1977. En 1980 il fit croire que la rupture de 1977 était inévitable et qu’elle fut heureuse car elle permit la nouvelle stratégie *d’union à la base* du 23e congrès. En réalité deux faits me prouvent qu’en 1977 des membres de la direction croyaient que le nouveau Programme Commun actualisé serait signé à coup sûr.

D’abord une publicité parue en Juin 1977 dans *L’Humanité* pour la sortie du nouveau Programme Commun. Le directeur des Editions Sociales crut vendre le texte du programme avant qu’il ne soit signé ! De plus, fin Juillet 1977, j’étais à l’école centrale du PCF à Paris et le discours de clôture fut fait par Louis Baillot qui déclara : «Comme en 1972 nous arriverons à la signature, même s’il faut y passer une nuit. » Et dans la salle les applaudissements furent nourris.

Les socialistes, par leurs exigences, aidèrent ceux qui, au sein du PCF, voulaient en finir avec l’union, et ces derniers surent profiter de la situation pour avancer leurs propres exigences. Pour la première fois depuis longtemps le PS droitier et le PCF sectaire venaient de se donner la main. Cette forme “d’union” allait persister pendant toutes les années 80 avec de brèves interruptions : les élections législatives. Je ne suis pas un nostalgique du Programme Commun, j’indique simplement que sur ce point la direction du PCF a navigué sans réfléchir à long terme et a baladé les militants sans les éclairer.

Les élections législatives nécessitent le discours d'union (désistements au second tour) alors que les présidentielles non (pas d'élu à placer). Et sur la présidentielle de 1981, voici encore une erreur d'analyse de la direction qui fut au cœur de ses actes en 1980. En tant que secrétaire de la section PCF de Nègrepelisse je n'ai eu à recevoir, en réunion interne, qu'un membre du Comité Central et ce fut au début de 1981. Henri Martin nous révéla ce jour-là quelque chose qui fit sourire les camarades : "Georges Marchais risque d'être en tête de la gauche au premier tour et en ce moment Mitterrand négocie avec Crépeau pour empêcher sa candidature. Si le MRG est présent, le PS risque d'arriver derrière le PCF."

Pas un militant de la base ne pouvait prendre au sérieux cette analyse et pourtant, c'est là-dessus que la stratégie électorale des présidentielles s'est construite.

A Nègrepelisse nous aurions dû être très réceptifs à cette révélation. Pourquoi ? Le centre du raisonnement tenait à une interprétation des résultats électoraux et ils avaient été bons dans la région en 78 et 79. Nationalement les résultats des européennes de 1979 donnent un PCF qui avec 20,52% des voix talonne le PS (avec le MRG il ne fait que 23,53%). N'oublions pas qu'en 1978 le PCF était également proche du PS (20,5 contre 22,5).

Voici deux exemples locaux de bons résultats.

En Tarn et Garonne en 78 les résultats du PCF sont excellents : +6% pour la circonscription de Castelsarrasin et +3,8% pour celle de Montauban. Pour les cantonales de 79 dans ma section un poste était renouvelable : celui du canton de Monclar. La candidate du PCF qui avait tout contre elle (jeune, femme, enseignante candidate en milieu rural, pas native du canton) put réussir une score surprenant. Elle fit mieux que le candidat communiste précédent qui avait eu tout pour lui (élu municipal, facteur natif du canton, et un seul candidat contre lui).

Donc, la direction du PCF pouvait considérer que le virage anti-PS du 23e congrès était approuvé par ses électeurs.

En 79, après le congrès, le PS-MRG perd 1%. Ces résultats étaient de nature à rendre optimiste car, pour accentuer la victoire, il suffisait de montrer à ceux qui étaient encore trompés la vérité sur un PS qui avait quitté la gauche. Ah! si le PCF pouvait être toute la gauche ! Malheureusement, pour faire croire en la victoire du PCF, les dirigeants occultèrent d'autres phénomènes :

- le fait que les européennes étaient des élections à faible participation électorale (elles resteront mauvaises pour le PS).
- le fait que les cantonales étaient depuis longtemps les meilleures élections pour le PCF (avec les législatives). Marchais ne dira qu'après la défaite de 1981 que les conditions propres à cette élection l'ont désavantagé.
- le fait qu'en 1978 les bons résultats en province masquèrent les mauvais résultats dans les bastions de la région parisienne déjà effectifs en 73.
- la crise propre au PCF marquée par la démission du Comité Central d'Henri Fizbin qui inaugurerait une crise interminable et toujours cachée. En Tarn et Garonne cette crise existait par les divergences avec les élus municipaux communistes de Montauban, Benoît Escobar et René Souleil.

Et l'essentiel n'est même pas la nature des divergences politiques mais la façon de régler les problèmes : se voiler la face, faire semblant de rien savoir, bref la politique de l'autruche et pour un parti doté d'une théorie scientifique J'ai trouvé

des membres du PCF "osant" me demander trois ans après son départ : "mais pourquoi René Souleil a-t-il quitté le parti ?"

Pour conclure : le discours anti-PS permettait de reporter sur d'autres les difficultés internes du PCF (comment, elles ont existé parfois !). Inauguré après les élections de Mars 78, par "la responsabilité de l'échec incombe au PS seul", cette présentation des faits avait un grand avenir. L'effet en sera toujours double : susciter la myopie vis-à-vis du réel, resserrer les rangs autour d'un PCF menacé. Carrefour manqué de l'invention de nouveaux rapports avec le PS, rapports faits d'indépendance ferme et de respect, l'année 1980 fut celle où la direction du PCF, après avoir vanté sans frein le Programme Commun l'a dénigré avec autant d'acharnement, jusqu'à laisser croire qu'il avait suscité une perte d'identité du PCF !

2 - La route eurocommuniste

L'hypothétique identité eurocommuniste prouve bien que de 1976 à 1980, le PCF pouvait se forger une autonomie sans passer pour inévitable force d'appoint du PS. Cette voie atténua la baisse électorale en 78-79. Les années 70 furent celles de la voie ouverte vers l'eurocommunisme. Les années 80 furent celles de "l'oubli" de cette même voie. Et le tournant, encore une fois, est pris en 1980.

J'étais, par je ne sais quel hasard, à Euromarché, quand je vis aux infos de 13 h Georges Marchais parler de Moscou. J'ai écouté d'une oreille peu attentive, sachant que rien de nouveau ne pouvait être dit, mais au fil des mots je me suis approché des postes télé et j'ai senti venir la catastrophe. Le mot qui me frappa, est celui de "paltoquet" que Marchais employa pour désigner Lionel Jospin responsable du PS, preuve que cette intervention moscovite avait été minutieusement préparée. Pierre Juquin dans son livre *Autocritiques*, (je ne connais pas de titre plus idiot) rappela sa responsabilité dans cet événement : « Il semble que les répercussions de cette émission aient été très profondes dans la conscience française. » A l'inverse de Juquin, je suis sceptique quant à l'impact de la télé, je crois tout de même que sur ce point, il a raison.

Comme la crise interne du PCF, l'enterrement de l'eurocommunisme fut discret, masqué, voire caché (l'autruche est toujours là). La mort en 1978 de Jean Kanapa dut jouer un rôle mais le problème afghan, traité à partir de la position prise à Moscou, fut décisif car il coupa les ponts avec le PCI. Le coup d'état de Jaruzelski en Pologne ne fera qu'aggraver le fossé entre le PCE, le PCF et le PCI. Pour affirmer ses nouvelles positions, le PCF décida d'organiser en 1980, avec le POUP, (PC de Pologne) une conférence européenne où il savait que le PCI serait absent. Qui s'en souvient aujourd'hui ? L'essentiel fut pourtant atteint : l'isolement du PCE et du PCI qui, en refusant de participer, coupaient de manière spectaculaire les liens nés depuis 1973 entre les trois partis. Début 1981, Andrée Lefrère, membre du Comité Central pouvait apprendre aux membres du Comité Fédéral du Tarn et Garonne que le PCI était un parti social-démocrate mais qu'il ne fallait pas le dire en public pour ne pas détériorer des relations déjà difficiles !

3 - La route journalistique

En 1980, deux journaux du PCF, *Fance Nouvelle* et la *Nouvelle Critique* disparaissent pour laisser la place à *Révolution*. Nouvelle bagarre au sein de la direction du PCF. *Révolution* devait être un journal ouvert et ainsi valider l'expérience des années 70 à la NC et à F.N L'expérience des années 80 sera à

l'opposé : mise sous tutelle d'un hebdomadaire qui, en peu de temps, va perdre sa rédaction fondatrice. Pour un militant du PCF, la presse est une question essentielle. De la presse locale à la presse nationale il y a un chemin "logique" qui va du bas vers le haut, dans la pratique il va du haut vers le bas. Donc je considère que 1980 est pour la presse nationale du PCF, un autre carrefour.

Il faut tout d'abord mesurer l'ouverture étonnante des années 1976-1980. En 1977, qui arrive à la Une de *L'Humanité* ? Wolinski ! Si ce ne fut pas un événement je m'y connais mal en presse "camarade" ! La même année, une série dura tout l'été : *Lire le pays*. Plus d'une centaine d'écrivains publièrent sur un coin de France. Deux photos parurent concernant le Tarn et Garonne ; une de Montauban et une de Bruniquel. Quelle œuvre splendide ! En 1979, une autre série historique est publiée mais cette fois dans *L'Humanité Dimanche*. Son titre : *C'est si court une enfance* ! Nom de l'animateur : Daniel Karlin. Pendant plusieurs semaines la parole fut donnée aux enfants dans le cadre d'une diversité époustouflante et avec la plus grande honnêteté. Ces nouveautés ne sont qu'un aspect. Je n'oublie pas l'autre. Par exemple, après les réactions de la direction du PCF suite aux législatives de Mars 78, des hommes que j'aimais bien quittèrent *L'Huma*. Je pense à l'humour corrosif de Jean Thibaudeau qui fit publier, avec son complice responsable de la rubrique culturelle (Michel Cardoze) un petit article indiquant que, pour des raisons de santé, il arrêta toute collaboration à *L'Huma*. Quant au même moment le même Thibaudeau publiait un article dans *la Nouvelle Critique* on savait à quoi s'en tenir sur sa maladie.

A *la Nouvelle Critique*, ce mensuel pour intellectuels, la liste des richesses qui s'y publièrent serait très longue. Quant à l'hebdomadaire *France Nouvelle*, je relis encore les vieux numéros que j'ai conservés. Yvonne Quilès, Michel Jouet, Jacques Brière, Gilbert Wasserman, Maurice Goldring ... Bref de 1976 à 1979 le bouillonnement du PCF, c'est-à-dire l'affrontement entre deux logiques, se retrouvait dans sa presse pour ceux qui avaient l'honnêteté de la lire. Cette nouvelle liberté de ton incita peut-être Jean-Pierre Chabrol à revisiter son passé (un grand récit de politique sentimentale) et à écrire *La folie des miens*. Répondant dans *France Nouvelle* à Yvonne Quilès en 1978 il déclare : « Il y a un libraire communiste qui voulait faire un grand truc avec ma signature. Je n'ai pas voulu qu'il tombe dans un piège. Alors je lui ai raconté mon livre. J'en ai même rajouté côté noir. Je le voyais se rapetisser au fur et à mesure que je parlais. Je lui ai dit : je comprends très bien que tu ne veuilles plus, on restera copain. Et en réalité le libraire était ravi qu'enfin quelqu'un ose dire la vérité sur les siens et la signature eut lieu ». En 1978 on pouvait valoriser la critique. Au même moment cependant, au cours d'une réunion à Monclar, une personne posa cette simple question : « le PCF s'est-il déjà trompé ? ». Avant même que Guy Catusse ne puisse répondre, le camarade qui était à côté de lui répondit : - non il ne s'est jamais trompé, ce qui compliqua la tâche de Catusse qui dut mettre encore plus de formes pour expliquer qu'en effet, il arriva au PCF de se tromper.

Et parce qu'il n'est pas inutile d'être parfois hors-sujet cette autre citation de Chabrol dans ce même entretien : « N'allez pas si vite. Vous, les parisiens, vous avez à peine sorti une idée que vous sautez déjà sur une autre. »

Bilan : A partir de 1980 toute cette richesse passée devait se concentrer dans un seul journal : *Révolution* avec déjà beaucoup d'absents, mais avec tout de même quelques présents à l'esprit ouvert.

J'ai participé à une réunion parisienne pour le lancement du journal et Guy Hermier insista pour montrer l'utilité d'une présence comme celle du contestataire Jean Ellenstein qui fut membre du conseil de rédaction. Signe d'une ouverture maintenue qui se retrouve chez les rédacteurs en chefs : Michel Cardoze, François Hincker, Danielle Bleitrach, Claude Prévost. Malheureusement, comme pour l'eurocommunisme, comme pour beaucoup d'autres choses, l'orientation du début 1980 était perdue à la fin de 1980. Le premier qui craqua fut François Hincker. Il faut préciser qu'un an avant, il avait été éliminé du Comité Central du PCF. Le second, Michel Cardoze, et à la fin de 1980 nous ne retrouvons plus que : Danielle Bleitrach et Claude Prévost avec le renfort de Bernard Di Crescenzo.

La crise de Révolution n'en finira pas. Entre les deux lignes la lutte sera dure jusqu'à la victoire complète du sectarisme en 1986. J'ai conscience que, quand on n'est pas un lecteur de cette presse, on peut considérer que je cherche la petite bête. Je ne serai jamais de ceux qui trouvent sympathique un journaliste de *l'Huma*, le jour où il écrit dans *Le Monde*. Il faut comprendre que, quand ça arrive, c'est que derrière ce geste, existe un travail considérable qu'il faut avoir eu le courage de connaître. Même si en 1990 les informations utiles sont rares dans *l'Huma*, elles méritent l'attention.

4 - La route stratégique

Mille neuf cent quatre-vingt est incompréhensible sans le rapport à mille neuf cent soixante seize. Quand le 22e congrès abandonna la référence à la dictature du prolétariat (l'abandon réel était beaucoup plus ancien - un anglais David Cauter le fait remonter à 1964 - mais en France un certain attachement aux mots est tel qu'il faut parfois les garder même quand ils ne veulent rien dire !) il bouscula bien des dogmes, en particulier par rapport à l'URSS. A ce moment là, la critique des pays de l'Est fut très dure et en Tarn et Garonne pour la fête fédérale de 1978, autorisation ne fut pas donnée à l'installation d'un stand de France-URSS, ce qui fit crier Roland Leroy. Au même moment, la publication du livre *l'URSS et nous* fit trembler bien des certitudes. Cette offensive avait comme point d'appui la découverte par les historiens du "retard de 56" année où le PCF avait choisi la mauvaise route, celle qui mena à la mauvaise stratégie du Programme Commun. Voici une analyse moins politicienne de l'année 1956 et écrite par Lucien Bonnafé :

"Il convient de ne pas oublier la leçon de 1956 entre autres. Il est notoire aujourd'hui qu'alors les désarrois les plus compréhensibles, les inquiétudes et les protestations les plus légitimes de nombreux camarades, n'ont pas été affrontées convenablement et que l'intolérance aux inévitables flottements, le refus sectaire de prendre en considération les questions les plus valables ont fait porter au parti une lourde responsabilité dans le sens d'attiser les divergences ».

Ah! Bonnafé, si tu avais pu être entendu !

En 1978, si le PCF avait été en difficulté, c'était la faute au PS et basta ! En 1979 les mêmes difficultés sont rejetées sur les communistes d'avant Marchais.

Thèse officielle : la nouvelle stratégie de 1976 fut donc freinée par le Programme Commun qu'il fallut supporter comme poids d'un triste passé aussi en 1979, grâce au 23e congrès, un nouvel élan allait être enfin donné au PCF.

Cette nouvelle orientation était pleinement la mienne et, pour preuve, la tribune de discussion de *L'Humanité* où, pour la seule fois de ma vie, ma contribution régionaliste fut trouvée digne de publication.

Mais les événements qui suivirent ne donnèrent pas de cette nouvelle stratégie la lecture que j'en avais faite. Au congrès suivant pour vérifier mes inquiétudes, j'ai proposé un amendement étrange. C'était début 1982, et le projet de résolution avait été rédigé avant le coup d'état de Jaruzelski. En conséquence j'avais pensé qu'il fallait inclure un passage nouveau dans le texte et sur la base des textes du PCF (j'insiste sur ce point) j'ai proposé un amendement. Il fut refusé à 54% par la salle qui eut peur qu'il apparaisse comme une condamnation de l'URSS. De colère, j'affirmai : "cet amendement sera voté par le congrès ! ". Au congrès, il y eut modification du texte dans le sens que j'avais demandé. Contrairement à une idée reçue, la base est parfois plus sectaire que la direction ! Aussi en 1985 je n'y suis pas allé de main morte. J'ai proposé un amendement demandant le retrait des troupes soviétiques d'Afghanistan. J'eus la surprise de constater qu'il fut voté à 20% environ ! (surprise inverse par rapport à 1982) (en Tarn et Garonne, si la question a été proposée au vote c'est grâce à l'esprit démocrate d'Alain Raynal, le secrétaire fédéral de l'époque).

Pourquoi le grand changement de 1976 ne fut-il pas suivi de pratiques vraiment nouvelles au sein du PCF ? A cause de la manière utilisée pour obtenir ce changement ! Ceux qui voulaient maintenir la référence à la dictature du prolétariat eurent raison de faire remarquer :

-1 - que le changement avait été imposé par en haut, sans débat.

- 2 - que la dictature du prolétariat n'ayant été remplacé par rien il s'agissait d'un abandon irresponsable (c'est pour cela que plus tard le PCF essaiera d'avancer l'idée d'autogestion).

En clair il ne suffisait pas de dénoncer les inconséquences du passé (le retard de 56) pour en éviter les conséquences au présent.

5 - La route de la surprise

En Novembre 1980, au moment où Ferrat sort le disque, un événement triste va se produire. Le grand philosophe marxiste, celui qui était la face gauche du PCF quand Ellenstein en était la face droite, celui qui faisait peur à la direction (sauf pour Krivine elle a toujours eu plus de mal à éliminer les "gauchistes" que les "droitiers"), car il pouvait parler au monde entier, Louis Althusser tuait sa femme. Le dernier grand texte d'Althusser fut publié dans le Monde puis en livre : *Ce qui ne peut plus durer dans le PCF*. Un acte aussi sauvage ne pouvait qu'aggraver le malaise ambiant. J'ai eu ensuite l'occasion de vérifier l'influence dans le PCF d'Althusser qui, sans être membre d'organismes dirigeants, était très lu (pour ma part c'est une membre de la JC qui, la première, m'a poussé à le lire). Son "adversaire" au PCF était membre du Comité Central et l'est encore (Lucien Sève). En 1980 il publia un livre considérable : *Introduction à la philosophie marxiste*. Althusser est toujours parti des systèmes quand Sève parlait des personnes. Au moment où sortit le livre, Roger Martelli, historien, passa à Montauban pour une petite conférence et avoua que dans le train il avait entrepris la lecture du livre de Sève. Ce philosophe eut une influence plutôt du côté des historiens, alors qu'Althusser marqua les philosophes et toute la gauche du PCF. Le troisième grand philosophe marxiste s'appelait Henri

Lefebvre, rejeté après 1956, il était devenu une non-personne et je n'entrepris sa lecture qu'en 1982, suite à une intervention de F-M Castan en Conférence Fédérale. Depuis j'ai toujours avoué qu'il avait ma préférence, aussi en Mai 1986, quand il créa la revue M avec un ancien de *Révolution* j'ai cru un instant que le rêve de Ferrat, l'établissement d'un projet communiste anti-stalinien, allait voir le jour, d'autant qu'en 1985 H. Lefebvre était revenu après des années d'absence aux Editions Sociales avec *Le Retour de la dialectique*. Malheureusement la direction du PCF refusa de débattre avec ce lieu de réflexion indépendant. Et Lefebvre posa la question:

«Sera-t-il toujours si difficile d'admettre la coopération d'une recherche autonome inspirée de Marx et de l'action politique ? Faudra-t-il toujours attendre de longues années pour qu'une analyse théorique soit reconnue et ratifiée politiquement, ce qui s'est déjà passé, non sans dommages ? Comme si les "conditions" complètement favorables et le "bon moment" où tout se passerait bien devraient s'attendre et pouvaient advenir ! Comme si les idées et analyses avaient moins d'importance que les "conditions" dans lesquelles elles naissent. »

Quel splendide réalisme !

La direction du PCF, en créant les conditions qui isolent les contestataires, peut chaque fois dire que l'histoire lui donne raison sans pour autant solutionner des problèmes, ce en quoi, l'histoire lui répond qu'elle a tort. Bref, tout le monde est perdant et pour conclure ce chapitre je veux indiquer comment au même moment je perdais ma dernière responsabilité au PCF.

Le mardi 17 Juin 1986 je devais manger à Toulouse chez un ami vraiment extraordinaire que j'avais connu à Nègrepelisse. Ce repas dut être reporté ce qui me permit de recevoir chez moi un autre communiste plein des mêmes qualités mais chargé de lourdes responsabilités. Bref, un jour de chance ! La visite d'Alain Raynal ne pouvait pas être de simple courtoisie car depuis quelques semaines il n'avait pas de compliments à me faire. Il était passé me voir 4 semaines avant pour me dire que je n'aurai jamais dû signer une pétition pour demander un congrès extraordinaire du PCF, qu'il était étonné que quelqu'un comme moi se soit laissé aller à un geste que j'avais toujours condamné (je continuai de penser mon geste comme inefficace mais que faire parfois ...). Il avait tenu à m'annoncer que dans deux jours le Comité Fédéral allait renouveler la liste des responsables de la fédération représentant le département au Comité Régional et que je n'en ferais plus partie. Ainsi s'achevait une longue histoire.

J'avoue qu'en signant un beau texte de Daniel Karlin et Tony Lainé, je n'avais pas calculé les risques. J'avoue qu'en ce 17 Juin je fus triste. Pour vous qui me lisez, j'aurai peut-être mieux fait de retenir de ce 17 juin, la victoire de la France sur l'Italie au Mondial mais, pour un fois mon état d'âme a pris le dessus. Je me suis consolé le 21 Juin avec le *Trio Electrico* à Toulouse.

Amitiés

Jean-Paul Damaggio